



Rome et Carthage



I. Le réveil de Carthage

DANS le jardin brûlé de soleil, entre les figuiers et les palmiers, un petit garçon de neuf ou dix ans joue sur le sable fin. Il est souple et vif, ses yeux noirs brillent dans son mince visage brun, sous ses cheveux crépus. Il est seul, mais cette solitude lui est douce. Déjà il n'entend plus la fraîche chanson de l'eau dans le bassin de porphyre où glissent les poissons sacrés.

Il n'est plus dans le jardin, mais sur une immense plaine à la tête d'une armée. Et lorsqu'il bondit, des bataillons de rêve montent à l'assaut derrière lui, dans le fracas des armes, les hennissements des chevaux et les cris de douleur des vaincus.

Car d'immenses songes habitent ce cœur enfantin et ce petit garçon s'appelle Hannibal. Son père, le Suffète Hamilcar Barca, est là, dans le grand palais de marbre blanc que l'on devine à travers les frondaisons. Depuis plusieurs années déjà, Carthage a remis son destin entre les mains d'Hamilcar.

Sans doute, à la fin de cette année 238, la première guerre contre Rome est terminée. Il y a trois ans que Carthage, battue sur mer aux îles Aegates, fatiguée d'une lutte ruineuse, s'est résignée à traiter. Les conditions ont été dures : il a fallu abandonner à Rome la Sicile et payer une indemnité de deux mille talents d'argent.

Mais ce n'est là qu'une trêve, personne ne s'y trompe. Hamilcar, après avoir écrasé la révolte des mercenaires, a conquis l'Espagne, bonne base de départ pour les combats futurs. Rome, de son côté, a pris la Corse, la Sardaigne, la Gaule Cisalpine¹. Elle ne sera satisfaite que lorsque la Méditerranée entière sera devenue vraiment son domaine personnel, « sa mer ».

Hamilcar, le front soucieux, s'avance dans l'allée bordée de sycomores. Il a sur la tête la

¹ On appelle ainsi l'Italie du nord qui était occupée alors par des tribus gauloises.



tiare cerclée d'or et de perles du Suffète de la Mer. Son grand manteau noir retenu par une agrafe de vermeil est rejeté sur ses épaules et laisse voir une cuirasse aux lames d'airain. Ses bottines de feutre, semées de croissants d'argent, glissent silencieusement sur le sable.

Il arrive ainsi tout près de son fils qu'il observe avec une tendre confiance. L'enfant, surpris, arrête ses jeux. Il prend son père par la main et l'accompagne vers le palais, tout pénétré de fierté et de crainte.

Ils gravissent le grand escalier en bois d'ébène, franchissent la porte rouge aux cercles de fer. Ils arrivent enfin dans une vaste salle carrée, d'où l'on aperçoit, par delà la terrasse, la ville avec ses coupoles, ses toits d'or, ses remparts, le faubourg populeux de Byrsa et les grands navires aux voiles blanches, alignés au bord du golfe.

Hamilcar parle soudain :

- Enfant, dit-il, sais-tu ce qu'est un serment?

Hannibal, gravement, fait oui de la tête.

- Le fils du Suffète de la Mer, continue Hamilcar, n'a plus le droit d'ignorer le grand destin auquel il est promis. Prends cette poudre d'encens et de myrrhe. Jette-la sur le feu pur et clair. Jure par tous nos Dieux, par Baal de Phénicie, Eschmoun, Moloch, Astarté, une haine éternelle aux Romains. Jure de venger un jour Carthage si le sort ne m'en laisse pas le temps.

- Je le jure, dit avec passion l'enfant.

Ses yeux brillent étrangement, ses narines palpitent, sa main droite se crispe, comme sur la poignée d'un glaive.

Soudain, Hannibal regarde son père fixement.

- Père, dit-il d'une voix ferme, maintenant que je ne suis plus un enfant, emmène-moi avec toi.

- Et pourquoi donc? N'es-tu pas bien ici à Carthage?

- Non, Père, je t'en supplie, prends-moi avec toi à l'armée. Je serai brave, tu verras, je serai fort,

- Sois patient, mon fils. Il est trop tôt encore. Mais sois sans crainte, ton tour viendra.



Des années ont passé: l'enfant est devenu un homme, le petit général pour rire un vrai soldat. D'ailleurs, Hannibal n'a rien négligé du rude apprentissage militaire. Il a appris à obéir avant de commander et, comme simple fantassin, il a parcouru les montagnes grises et les steppes brûlées d'Espagne.

Son énergie, son endurance ont fait l'admiration de tous, même des vieux soldats à la peau tannée par le soleil et le vent. Combien de fois ne l'a-t-on pas vu, roulé dans un manteau d'étoffe rugueuse, dormir sur le sol, auprès des sentinelles? Il a supporté sans se plaindre le froid, la chaleur, la faim, les labeurs exténuants.

Toujours au premier rang, il a montré dans les batailles une rare intrépidité. L'armée connaît sa valeur; elle a en lui une confiance aveugle, totale. Elle retrouve dans ce jeune général de vingt-huit ans le regard aigu, la fougue et la prudence d'Hamilcar. Que Rome prenne garde, l'heure de la vengeance approche!

En ce printemps², l'armée d'Hannibal remonte vers le nord de l'Espagne. Prodigieuse armée que son chef contemple avec orgueil: quatre-vingt mille fantassins, douze mille cavaliers, tous de vieux soldats entraînés à la guerre. Hoplites grecs à la taille mince, frondeurs baléares portant leurs boules d'argile, archers africains aux tatouages bizarres, fantassins espagnols au bouclier couleur de sang, Gaulois aux yeux clairs, à la voix bruyante et rude, tous marchent d'un pas hardi. Les casques, les cuirasses de bronze, les fers des lances brillent au soleil. Les cavaliers numides caracolent, montant sans selle leurs chevaux nerveux, tandis que progressent d'un pas lourd les trente-sept éléphants de guerre, balançant leurs têtes chargées de plumes d'autruches et conduits par des nègres nubiens.

Belle armée, armée sûre aussi; tous adorent leur chef et les visages blancs des Celtes, les têtes brunes des Ibères, les faces noires et camuses des Africains reflètent la confiance et l'espoir.

Hannibal médite au pas de son cheval. Il revoit son enfance, à Carthage, sa jeunesse à l'armée d'Espagne. Il songe à Sagonte, la ville alliée de Rome, qu'il a enlevée au bout de huit mois de siège.

On lui a raconté comment l'ambassadeur romain vint s'en plaindre à Carthage. N'allait-il pas jusqu'à exiger qu'on le livrât, lui, Hannibal, en réparation? Il imagine Fabius devant le Conseil des Anciens.

- Je porte ici la paix ou la guerre, dit le fier patricien avec un orgueilleux mépris, choisissez.

Et, repliant sa toge, il semble y dissimuler le mystère redoutable du destin de Carthage.

² 218 avant J.-C.



Mais les Anciens ont durci leur visage. Leurs yeux, pleins de flammes, regardent ce Romain exécré qui vient les menacer ici même, près du temple de Baal.

- Choisissez vous-mêmes, répondent-ils avec une égale fierté.
- La guerre, reprend Fabius, secouant sa toge comme on secoue des dés.
- Nous l'acceptons, s'écrient les Anciens, et nous saurons la soutenir comme nous l'avons acceptée.

Et maintenant c'est à lui, Hannibal, de mener cette guerre et de conduire les troupes puniques à la victoire. Son plan est simple et hardi: il faut porter la guerre sur la terre italienne. Pour cela, malgré les longueurs et les embûches de la route, il franchira les Alpes, il libérera les peuples de Gaule et d'Italie, il dispersera les légions. Et l'orgueilleuse cité de Romulus, battue, humiliée, dépouillée redeviendra la modeste bourgade latine qu'elle était autrefois, quand les Étrusques, amis de Carthage, campaient auprès du Capitole.

* * *

L'automne est venu et un vent froid balaie la montagne. L'armée progresse lentement par des chemins escarpés, trompée par des guides qui l'égarent, harcelée par des populations défiantes et sauvages. Des mulets, des chevaux ont glissé le long des rochers avec leur charge. Quelques-uns ont pu retrouver les traces de la colonne et rejoindre le camp. D'autres gisent, écrasés au fond des précipices, à côté des hommes qu'ils ont entraînés dans leur chute.

Bientôt la neige tombe. Quand vient l'aube froide et triste, les soldats s'équipent avec lassitude, ils bouclent leur sac de leurs doigts gourds en songeant à Carthage où le soleil levant, à la même heure, allume ses ors sur la ville. Les Numides surtout, transis sous leurs burnous de laine blanche, regrettent les douces oasis blotties au milieu du désert.

Et lorsque la trompette donne le signal du départ, la colonne s'ébranle lentement sur les pentes verglacées. On glisse, on se retient à quelque branche pour glisser à nouveau, on s'aide des mains, des genoux. Le froid raidit les membres et mord les visages. L'éclat de la neige brûle les yeux. Les hommes, exténués de fatigue, de faim, de peur, aperçoivent, dès qu'ils lèvent la tête, une muraille de rochers perdue dans les nuages.

Ce n'est plus une marche ordonnée, confiante, mais une lutte de tous les instants contre l'hostilité de la nature. La colonne s'est allongée sinistrement pour se briser par endroits, des masses noires trébuchent et tombent, des grappes d'hommes et de chevaux roulent au fond des ravins. Parfois des appels, des cris, puis un grand silence. L'armée, au prix de durs



efforts, poursuit sa route dans une brume pesante et ouatée.

Ces montagnes finiront-elles un jour? De l'autre côté, sans doute, c'est l'Italie, ce sont les plaines verdoyantes baignées par le Pô, c'est la délivrance et le soleil. Mais combien y parviendront-ils? Combien resteront ici même, couchés dans un linceul de neige?

Et maintenant, voici que la route est complètement barrée par des rochers infranchissables. Au travail ! Il faut tailler la pierre, s'ouvrir un passage à travers le roc. On coupe les arbres et les buissons des pentes voisines, on allume un bûcher gigantesque et sur la pierre surchauffée, on répand le vinaigre réservé jusque-là pour éteindre la soif des soldats. L'acide attaque la roche, les hommes taillent, fendent, ouvrent enfin un sentier. Et l'armée passe.

Lorsqu'Hannibal retrouve les vastes horizons et la rassurante douceur de la plaine, il sait que Rome trouvera bientôt en face d'elle des troupes solides, endurcies et d'un invincible courage.



II. Les sombres jours de Rome



Rome, l'inquiétude suscitée par l'approche d'Hannibal a bientôt fait place à l'angoisse. Certes, les troupes puniques se sont trouvées réduites de moitié après la redoutable traversée des Alpes, mais on croirait que la déesse de la victoire vole, les ailes ouvertes au front de cette armée. Près du Tessin puis de la Trébie, affluents du Pô, les Romains ont subi de sévères défaites. En ce printemps de 217, Hannibal a envahi l'Étrurie. Le consul Flaminius, qu'on sait audacieux et jusque-là servi par la Fortune, s'est porté à sa rencontre. Rome espère encore dans la valeur de ses hommes et la puissance de ses dieux.

Cependant voici que dans la ville d'angoissantes rumeurs commencent à se répandre. Avant même l'arrivée de tout message officiel, on parle d'un immense désastre.

Une foule consternée se précipite en désordre vers le Forum. Des femmes affolées errent par les rues, quêtant de-ci de-là des nouvelles, interrogeant tous ceux qu'elles rencontrent. On s'assemble autour de la Curie, on réclame les magistrats, on veut savoir.

Enfin, comme le soleil s'abîme à l'horizon dans une pourpre sanglante, le prêteur Marcus Pomponius apparaît. L'air accablé, levant à peine les yeux sur la foule haletante, il parle au milieu d'un silence de mort :

- Nous avons perdu une grande bataille. Abandonnant tout espoir, la foule se disperse, commentant tristement les quelques mots du prêteur. Et, pendant que la nuit tombe, avivant encore la douleur et la honte, d'inquiétantes précisions se répandent. Il est question des soldats de Flaminius massacrés par le chef borgne³ près du lac Trasimène ou bien jetés dans les fers, ou encore lancés dans une fuite éperdue à travers l'Étrurie.

Les jours suivants, les premiers fuyards arrivent à Rome. On les attend avec une impatience anxieuse à la Porte Colline. Ils approchent, lamentables et accablés, le glaive brisé, la cuirasse bosselée, les blessures à vif sous les linges sanglants.

On se précipite vers eux, on les accable de questions: ils répondent comme ils peuvent, d'une voix morne, hésitant parfois parce qu'ils ne savent pas et, plus souvent encore, parce

³ Hannibal a perdu un œil au cours de sa marche à travers les marais malsains de l'Étrurie.



qu'ils savent et n'osent révéler la cruelle vérité aux visages suppliants qui se tendent vers eux.

Un légionnaire, couvert de sang et de poussière, parle de la rencontre. Son récit glace chacun d'épouvante.

- Une plaine étroite, un brouillard à couper au couteau, nous avançons, croyant l'ennemi encore loin. Soudain les Carthaginois surgissent. Assaillis de dos par les cavaliers, accablés de traits sur les flancs, nous avons été cernés, coupés, bousculés. On perdait de vue ses enseignes, on se groupait au hasard, on se battait comme on pouvait. Rien à faire pour passer : l'ennemi, les collines, le lac. Quand le consul a été tué, ce fut la déroute. Certains ont voulu fuir par le lac, à la nage: ils se sont noyés dans les marais. Nous, nous avons pu passer par la montagne et nous avons erré toute la nuit, en évitant les patrouilles des Gaulois. On nous a dit que, pendant la bataille, la terre avait tremblé, mais nous étions tellement absorbés par le combat que nous n'avons rien entendu. Et tous ces efforts pour en être là! Quelle pitié!

Alors une femme âgée, Servilia, s'approche. Elle a distingué sur le soldat les mêmes insignes que ceux de son fils Quintus. Oui, c'est un de ses compagnons d'armes, elle le connaît, il va lui donner des nouvelles. Elle l'interroge d'une voix angoissée.

Mais, en la voyant, le soldat s'arrête, gêné, les yeux à terre et un lourd silence pèse sur tout le groupe. Elle ne veut pas comprendre. Il faut que le légionnaire précise:

- Oui, je l'ai vu tomber près de moi. Il a reçu une flèche en pleine poitrine. Mais je n'ai pu lui porter secours. Tout allait si mal.

Alors Servilia s'en va lentement. Supportera-t-elle l'immensité de sa détresse? Elle n'ose rentrer dans sa maison, se retrouver seule avec sa peine. Elle erre dans la ville, glisse silencieuse dans les rues étroites. Elle marche bien longtemps, jusqu'à la nuit.

Ses pas l'ont enfin conduite devant sa porte. Mais, sur le seuil de l'atrium, elle s'arrête, bouleversée; dans la pénombre de la pièce, quelle est cette silhouette accablée qui se lève et s'avance vers elle? Quintus aurait-il survécu à sa blessure? Aurait-il échappé à l'ennemi?

Servilia s'approche, elle tend les bras à ce fils qu'elle avait cru perdu et qui lui est redonné. Mais elle ne pourra l'étreindre. Elle se raidit, chancelle et s'effondre à ses pieds, tuée par la joie.

Et pendant que Rome pleure ses morts, le Sénat prolonge ses séances tard dans la nuit, les prêteurs délibèrent. Comment pourra-t-on arrêter la marche victorieuse des Carthaginois? A qui confier la lourde mission de sauver la ville menacée?



L'année suivante, les Romains accablés purent se croire vraiment abandonnés de leurs dieux.

La défaite du lac Trasimène n'avait pas eu pourtant les graves conséquences qu'on pouvait redouter. Hannibal ne s'était pas hasardé à marcher sur Rome. Le sage Fabius, nommé dictateur, avait imposé ses vues : gagner du temps et limiter les dégâts. Il s'était contenté de tenir en haleine ses jeunes recrues, de harceler l'armée carthaginoise, de lui tendre des embuscades, sans risquer une bataille rangée qu'il eût perdue à coup sûr.

Mais cette attente pesait aux Romains.

- Fabius est indolent et sans courage, disait l'un, la trop grande prudence est un défaut.
- Qui sait, ajoutait un autre, si, aujourd'hui, l'audace ne s'impose pas? Nos soldats sont courageux. Ils savent qu'ils combattent pour les maisons de leurs ancêtres et les temples de leurs dieux.
- Enfin, concluait un troisième, il faut bien en finir ! Le pays est ravagé par les soldats du Borgne. Bientôt, il ne restera plus rien de la florissante Italie si nous tardons encore. Non, par Hercule, ce n'est pas supportable.

Et tous tombaient d'accord pour estimer que Fabius n'était plus l'homme de la situation. Quand les six mois de sa dictature furent écoulés et qu'il se retira, les Romains, pressés d'agir, purent espérer que des chefs moins timorés chasseraient les Carthaginois d'Italie.

Au début de l'été, Hannibal est descendu vers les plaines d'Apulie, où le soleil plus chaud rend la moisson plus précoce. Il est parti de nuit, laissant les feux allumés et quelques tentes pour tromper l'ennemi par une nouvelle ruse et éviter une embuscade. Mais des patrouilles ont été faites au delà du camp romain et les consuls connaissent exactement la marche des Puniques. Va-t-on les suivre? Les deux consuls ne sont pas d'accord.

- Il faut attaquer Hannibal et le vaincre une bonne fois, dit Varron, un plébéien au visage lourd et à la voix rude. Le peuple romain, les alliés le veulent. Nous sommes en nombre. L'ennemi semble fuir. C'est le moment.
- Mais, répond Paul-Émile, plus calme, plus sage, n'est-ce pas là une imprudence? Les manœuvres d'Hannibal ont peut-être pour but de nous attirer dans un piège, comme à Trasimène. Attendons. Ne livrons bataille que dans des conditions tout à fait favorables. Nous ne devons pas une fois de plus exposer les légions romaines au massacre.
- La guerre a assez traîné, reprend Varron avec violence. Rome n'a pas besoin de chefs qui ont peur! Combattons au plus vite!



Presque tous se rallient à cet avis téméraire. Les soldats, fatigués d'une longue inaction, ont hâte d'en finir. Paul-Émile, la mort dans l'âme, doit céder.

- On verra bien, dit-il avec hauteur, si ceux qui ont la parole si facile auront le bras aussi vigoureux au combat.

C'est dans la paisible plaine de Cannes, près du flot clair de l'Adriatique, au bord du petit fleuve de l'Aufide, que le destin a poussé les Romains, pour qu'ils y connaissent la plus sanglante défaite de leur histoire⁴.

Hannibal, rejoint, n'ose espérer que les consuls lui offriront la bataille sur un terrain aussi favorable au développement de sa cavalerie, qui constitue sa grande force. Mais une fois de plus, les dieux rendent fous ceux qu'ils veulent perdre et chacun se prépare au combat.

Les Romains ont placé leurs meilleures troupes au centre, les légionnaires pesamment armés en formation, massive et profonde. Sur l'aile gauche, se range la cavalerie romaine, emmenée par Varron. A l'aile droite, appuyés à l'Aufide, Paul-Émile et la cavalerie des Alliés. En première ligne, les archers et l'infanterie légère.

En face, Hannibal dispose en hâte sur le front de combat les différents corps de son armée. Mais, chose étrange, il semble vouloir faire le contraire des Romains. Son centre est faible : quelques lignes assez minces de fantassins espagnols et gaulois qu'il dirige en personne.

Qui donc les encadre? Ne dirait-on pas des légionnaires romains? Ce sont les Africains, mais ils ont revêtu les dépouilles des morts de Trasimène. Et ce sont des glaives romains qui vont égorger les soldats de Rome! A l'aile gauche, près du fleuve, se masse la cavalerie lourde des Gaulois conduite par Asdrubal, à l'aile droite, les escadrons numides, rapides et légers que commande Maharbal, un officier de grande valeur.

Et, hasard ou suprême habileté d'Hannibal, le front romain regarde vers le midi, tandis que l'armée carthaginoise est tournée vers le nord, de sorte que l'éclatant soleil d'août, montant à l'horizon, vient rapidement éblouir les Romains, tandis qu'un vent debout, balayant la plaine poudreuse, leur jette aux yeux des tourbillons de poussière qui les aveuglent.

Les deux armées, immobiles, silencieuses, se contemplant un instant avec des yeux farouches. Chacun pense à ses dieux. Un signal de trompette, un frémissement et des deux côtés c'est une immense clameur. Le combat est engagé.

⁴ 2 août 216 avant J.-C.



Au centre, les forces légères prennent contact. Les archers libyens, un genou à terre, lancent une pluie de flèches sur les légions, tandis que les frondeurs baléares, habiles à faire tourner des balles d'argile avec leurs lanières de cuir, atteignent leurs adversaires à plus de trois cents pas, faisant sauter les glaives des mains. Les légionnaires se protègent avec leurs boucliers, ils avancent au pas de course. A bonne portée de l'ennemi, ils envoient avec précision leurs javelots, puis combattent au corps à corps, à l'épée.

Toute la plaine bruit du choc des armes. L'infanterie romaine, puissante, compacte, irrésistible, s'avance en rangs serrés. Les centurions, haletant, crient leurs ordres d'une voix rauque; ils font joindre les files et garder les intervalles. Dans un tourbillon de piques, d'épées, d'étendards, les légions progressent, malgré la poussière qui prend à la gorge et le soleil brûlant qui darde ses rayons sur les cuirasses d'airain.

Les lignes puniques tiennent bon. Les Gaulois, des colosses nus jusqu'à la ceinture, les jambes serrées dans des peaux de loups, les cheveux blonds ou roux retroussés sur le sommet du crâne, brandissent à deux mains leur lourde épée sans pointe. Ils combattent en gens de cœur, poussant des cris terribles. Les Espagnols, Cantabres et Lusitaniens aux fortes épaules, vêtus d'une tunique de lin blanc brodée de pourpre, frappent d'estoc avec leurs glaives courts et droits.

Les Romains enfin, au prix d'efforts répétés, bousculent leurs adversaires. Ils s'enfoncent comme un coin dans les rangs disloqués. Le sol piétiné disparaît sous les flaques de sang. Les Gaulois plient, lâchent pied en désordre. Les Espagnols à leur tour fléchissent.

Les légionnaires, le visage inondé de sueur, poussent des exclamations de triomphe. Ils pénètrent étourdiment dans la poche qui s'est creusée devant eux. Mais soudain ils comprennent le danger : de chaque côté se resserrent sur eux les fantassins africains, sanglés dans leur ceinture de fer. Aucune issue: il faut combattre encore malgré la soif et la fatigue, contre des troupes fraîches, habiles, pleines d'ardeur. Les légions brisées, morcelées, se débattent avec des sursauts fougueux et impuissants, comme ceux d'un aigle blessé.

Pendant ce temps, les ailes romaines faiblissent. Les cavaliers de Varron sont tués ou pris par les escadrons de Maharbal. Les Numides, portant de larges manteaux, des colliers de cuir et des sandales en peau de lynx, tourbillonnent sur de petits chevaux tigrés qu'ils tiennent à la crinière. Leurs longues lances s'abaissent dans un mouvement précipité, écrasant les têtes et fracassant les poitrines. Lorsqu'il ne reste plus des cavaliers romains qu'un tas confus d'hommes et de chevaux, abattus, éclaboussés de sang, les Numides viennent achever l'encerclement des légions.

De l'autre côté du champ de bataille, Paul-Émile a été grièvement blessé d'un coup de fronde dès le début de l'action, mais il n'a pas abandonné son poste. Il est là, au milieu de la mêlée, si faible qu'il ne peut même plus se tenir à cheval. Toutes les charges qu'il a



ordonnées ont été vaines dans cet espace étroit entre les masses d'infanterie et le fleuve. Il se décide alors à faire mettre pied à terre à ses hommes qui se rangent autour de lui. Asdrubal en profite pour resserrer son étreinte.

La victoire maintenant ne peut plus échapper aux Carthaginois. Hannibal rit de pitié à l'évocation de ces cavaliers démontés aux prises avec ses Gaulois et ses Numides.

-Il serait aussi simple, dit-il, de me les livrer pieds et poings liés.

Les Romains épuisés reculent d'abord en subissant de lourdes pertes. Puis la déroute devient générale. Des fuyards pâles, essoufflés, fous de peur, courent le long de l'Aufide, massacrés dans les joncs par les Numides qui les harcèlent.

Le consul Paul-Émile, assis sur une pierre et perdant son sang en abondance, se trouve presque seul. Un tribun, passant à cheval près de lui, l'aperçoit et lui propose sa monture :

- Paul-Émile, tu es innocent de ce désastre, tu ne voulais pas la bataille. Pars vite, essaie de te sauver pendant qu'il te reste encore quelques forces. Rome a assez perdu aujourd'hui sans perdre encore le meilleur de ses consuls.

- Non, répond Paul-Émile d'une voix faible, puisse ta bravoure te porter bonheur! Ne gâche pas le peu de temps qui te reste pour sortir des mains de l'ennemi. Va, recommande au Sénat d'organiser la défense de Rome avant l'arrivée d'Hannibal. Dis à Fabius que Paul-Émile a vécu jusqu'ici et péri, fidèle à ses sages conseils. Pour moi, laisse-moi mourir au milieu de mes soldats, étendus sur la plaine, car si je vivais, je devrais accuser mon collègue Varron de ce désastre et sauver mon honneur aux dépens du sien.

Mais des Romains en fuite passent, poussant des cris. Les Carthaginois sont sur leurs talons. Le tribun s'enfuit au galop, abandonnant Paul-Émile à son destin.

* * *

- Le serment fait à mon père Hamilcar, autrefois, dans le palais des Barca, n'est pas loin d'être tenu, déclarait Hannibal à ses officiers, le soir même de la bataille de Cannes.

Le chef carthaginois, ayant délacé son armure aux écailles de bronze et revêtu une tunique de lin, était assis sur une peau de lion. Il tenait à la main une des enseignes puniques, une tête de cheval dorée au bout d'une hampe peinte en bleu. Sur son visage fatigué, creusé de rides, on pouvait lire une joie immense.



- Nos étendards, ajouta-t-il, sont ce soir à l'honneur. J'ai bien tiré vengeance de cette Rome détestée. J'ai anéanti son armée, massacré sa noblesse, ruiné tous ses espoirs.

Et dans le camp où les feux s'allumaient comme des étoiles, les soldats de Carthage, malgré leurs morts, malgré leurs blessures, rêvaient de pillage et chantaient.

- Il faut maintenant que les hommes se reposent, dit un officier, il faut les laisser festoyer et dormir. Toi-même, Hannibal, sois sans impatience et savoure cette victoire qui te promet Rome.

Alors Maharbal, le chef des cavaliers numides, fait signe qu'il n'est pas d'accord. Sa valeur éprouvée, sa fidélité lui permettent d'avoir son franc-parler devant Hannibal:

- Non, n'attendons pas, dit-il. Nous aurons toujours le temps de prendre du repos quand nous aurons pris Rome. Profitons de leur défaite, de leur panique, fonçons en avant. Offre la ville à tes soldats vainqueurs. Et dans cinq jours, je te promets, ce n'est pas à Cannes que tu souperas, c'est au Capitole, allongé sur un lit de parade, couronné de fleurs et semblable à leurs dieux!

Mais Hannibal sourit d'un air de doute et, d'un geste familier, il caresse sa courte barbe noire :

- Sans doute, Maharbal, sans doute, je connais ta bravoure, ton enthousiasme. Je t'aime pour le souci que tu as de ma gloire. Mais la chose demande réflexion. Prendre Rome est plus facile à dire qu'à faire. Il ne convient pas de s'engager à la légère!

Maharbal s'est renfrogné. Il ne peut dissimuler un geste d'irritation. Fixant sur Hannibal son regard plein de feu, il déclare :

- On a bien raison de dire que les dieux n'accordent jamais tout au même homme. Toi, Hannibal, tu sais vaincre, mais profiter de ta victoire, non, tu ne sais pas!

Cependant le chef a froncé les sourcils, pendant que les autres officiers regardent Maharbal avec un étonnement mêlé d'indignation. Comment peut-on parler ainsi à celui qui vient de remporter un tel triomphe? Et Maharbal, sentant peser sur lui toute cette réprobation, n'insiste plus.

Au petit jour, les soldats carthaginois envahissent le champ de bataille où s'entassent les cadavres, où râlent les mourants. Cinquante mille Romains gisent là, cavaliers et fantassins mêlés selon que le hasard, la lutte ou la fuite les a réunis. Consulaires, sénateurs ou humbles citoyens, tribuns militaires, centurions ou simples soldats, tous sont couchés sur la terre mouillée de rosée, dans la grande égalité de la mort et de la défaite.



Quelques blessés, dont la fraîcheur du matin irrite la douleur, se soulèvent sanglants, dodelinent de la tête et gémissent. Les Carthaginois les achèvent impitoyablement. Ils détroussent les cadavres, les dépouillent de leurs cuirasses et de leurs armes, glissent à leur doigt les anneaux d'or qu'ils arrachent aux chevaliers massacrés.

Et, près de là, les lauriers-roses qui se reflétaient dans le cours transparent de l'Aufide, ne retrouvent plus leur image dans ses eaux noires de sang.



III. La revanche de Rome



110 ans plus tard, tandis que la nuit tombe sur Rome, deux citoyens reviennent lentement du Champ de Mars où se disperse la foule d'un jour d'élections. Le plus âgé semble inquiet:

- Étrange vote, ne penses-tu pas, Fulvius? Je ne sais, par les dieux, si nous n'avons pas fait une sottise.

- Mais pourquoi? répond son jeune compagnon. Aucun présage défavorable n'est intervenu. Pas le moindre coup de tonnerre n'a été entendu dans le ciel, personne n'a été frappé d'une attaque de la maladie sacrée⁵ tout le temps qu'a duré le vote et qu'ont flotté les pavillons du Capitole et du Janicule. Les dieux nous approuvaient, les citoyens se sont prononcés, voilà tout.

- Non, les choses ne sont pas si claires. Étranges élections vraiment pour lesquelles les citoyens se sont réunis sans qu'aucun candidat ne se soit présenté. Rome est tombée bien bas pour qu'aucun Romain n'ose se charger de ses intérêts!

- Bien bas, c'est trop dire. Nous avons repris Capoue où les troupes d'Hannibal s'étaient engourdies dans une douce mollesse, nous avons enlevé Syracuse et pacifié la Sicile. Mais en Espagne, deux de nos généraux viennent d'être écrasés. Il faut du courage pour accepter le proconsulat d'Espagne et ce jeune homme, qui a bien voulu tout à l'heure assumer cette lourde charge, me paraît digne de notre estime. Moi, j'ai confiance.

- Oui, je veux croire, moi aussi, que les intérêts de Rome sont en de bonnes mains, mais il est bien jeune! Il était à peine édile, tout au bas de l'échelle des honneurs et voici que brusquement on en fait un proconsul. A vingt-quatre ans! Quelles folies ne va-t-il pas commettre? C'est à un magistrat chevronné, ayant l'expérience du gouvernement et de la guerre, qu'il fallait confier le soin de la lutte dans la péninsule ibérique. Et, pour comble d'imprudence, il est le fils d'un des généraux tués là-bas et le neveu de l'autre. Je me

⁵ L'épilepsie, considérée comme mauvais présage.



demande si, en l'envoyant à son tour, nous ne lançons pas un défi aux dieux!

- Vraiment, par Jupiter, je ne te comprends plus. Comme les autres tu as voté pour lui, plein d'enthousiasme. Tu semblais heureux lorsqu'il s'est présenté et que, devant la foule émue, il a fait acte de candidature. Alors, pourquoi ces regrets?

- C'est vrai; je ne sais à quel étrange sentiment j'ai obéi. L'angoisse nous étreignait tous alors: nous regardions les magistrats, dont aucun ne sollicitait nos suffrages, nous nous regardions les uns les autres. Le jeune homme s'est présenté, il a parlé: une force, une séduction émanaient de lui; sa jeunesse respirait la confiance, la foi dans l'avenir; il nous a rendu l'espoir. A ce moment-là, vraiment, il m'a paru désigné par les dieux. Tous ont sans doute éprouvé le même sentiment, puisqu'il a été élu à l'unanimité. Mais ne regretterons-nous pas cet enthousiasme?

- Mais non! Il a perdu son père et son oncle en Espagne? Eh bien! Il aura à cœur de les venger. Il est jeune? Justement! Il n'a pas eu à subir les aigreurs d'une expérience douloureuse. Il reçoit un commandement exceptionnel? Il saura s'en montrer digne.

Ils se turent car, au milieu du groupe qui passait près d'eux, marchait celui dont ils s'entretenaient, ce jeune homme de vingt-quatre ans, au visage dur, au regard froid, à l'allure énergique: Publius Cornelius Scipion.

* * *

Scipion avait maintenant pris congé de ses amis. Il marchait rapidement, sans escorte, pressé de se retrouver chez lui, d'échapper au bruit de la foule, aux acclamations, aux compliments. Il longea le Capitole, traversa le Forum et gagna le Palatin, au pied duquel s'élevait sa maison.

A l'entrée du jeune maître, l'intendant s'affaira, des esclaves se précipitèrent, des clients accoururent, mais Scipion renvoya tout le monde et se dirigea grave, recueilli, vers le coin ombré de l'atrium, où les images des ancêtres reposaient dans leurs niches sculptées, près de l'autel des dieux Lares.

Ils étaient là, tous les Cornélii, autrefois consuls ou prêteurs. Ces masques de cire, qui posaient sur Scipion leur regard vide, n'étaient pas de vains simulacres. Ils évoquaient tout un passé glorieux et souvent le jeune homme avait senti sur lui, vivant, la présence, la sollicitude, la protection de ces morts.



Pourtant, une inquiétude l'avait parfois tourmenté: serait-il digne d'eux? Porterait-il avec assez d'honneur le grand nom qu'ils avaient illustré? Vivrait-il lui aussi un jour dans l'admiration des siècles? Aujourd'hui tout était changé : il savait.

Il savait que la Fortune allait lui donner l'occasion de se distinguer dans toute la fraîcheur

de sa jeunesse et de montrer, partout où il passerait, sa lucidité, son courage et une hardiesse heureuse. A Publius et à Cneius, son père et son oncle, qui venaient de tomber en Espagne sous les coups de Carthage, le nouveau proconsul adressa la solennelle promesse qu'ils seraient bientôt vengés.

* * *

Cependant, le Destin, qui gouverne toutes choses et devant qui le grand Jupiter lui-même doit s'incliner, se plut quelque temps encore à brouiller les cartes et à laisser indécise la grande partie qui se jouait entre Rome et Carthage.

Scipion se couvrit de gloire en Espagne. Il arriva un jour devant la ville de Carthagène où les Puniques gardaient leurs réserves d'armes, leurs vivres et leur trésor. La forteresse, bâtie sur une montagne, entre la mer et un lac, semblait inaccessible. Les soldats se regardaient entre eux, pleins d'inquiétude. Mais Scipion apprit que le lac, communiquant avec la mer, devenait franchissable lors du reflux. Il suffisait d'attendre et d'agir au bon moment.

- Soyez sans crainte, dit-il à ses hommes, vous verrez: d'ici peu Neptune, le dieu des flots, me viendra en aide.

En effet, quand la mer se retira et que le niveau du lac baissa, l'armée romaine put arriver au pied des murs, les escalader hardiment et prendre la ville d'assaut. La nouvelle de ce succès, arrivant à Rome, redonna confiance à tous. La guerre, pensait-on, allait bientôt finir.

C'était là compter sans l'énergie tenace d'Asdrubal, frère d'Hannibal, qui, trompant Scipion, échappa à l'étreinte romaine, franchit les Pyrénées avec des troupes nombreuses



et progressa vers l'Italie⁶. Si les armées carthagoises parvenaient à faire leur jonction, les deux frères seraient assez forts pour écraser Rome.

Le consul Claudius Nero avait été chargé par le Sénat de surveiller Hannibal, pendant que son collègue marchait vers le nord au-devant des Punique d'Espagne. Mais il résolut de

tenter une manœuvre hardie.

- Curtius, dit-il à son lieutenant, nous allons jouer le grand coup. Mon collègue Marcus Livius risque de subir un véritable désastre s'il se heurte à Asdrubal avec ses seules forces. Je dois le rejoindre au plus tôt.

- Le rejoindre? Mais si Hannibal marche sur Rome? Non, Claudius, nous ne pouvons abandonner notre poste. Nous devons protéger la ville.

- Tu me comprends mal, Curtius. Nous ne partirons pas tous. Tu resteras ici, au camp, avec un effectif réduit. Moi, je rejoindrai Livius avec mille cavaliers et six mille fantassins.

- Et si Hannibal attaque?

- Je ne crois pas qu'il attaquera. Pourquoi? Parce qu'il ignore qu'Asdrubal est déjà en Italie. Il se rappelle le temps qu'il a mis, lui, et les difficultés qu'il a connues. Il ne sait pas que son frère, marchant au printemps, guidé par les Gaulois sur des routes bien frayées, a couvert le trajet beaucoup plus rapidement que lui. Nous avons soigneusement bloqué les routes et fait prisonniers tous les messagers qu'Asdrubal envoyait vers le sud.

- Alors, tu espères tromper ce vieux renard d'Hannibal? Il me semble que tu t'en remets beaucoup au hasard.

- Le hasard nous sera favorable, tu verras, et il ne restera plus qu'à l'appeler de la chance.

Claudius Nero partit donc avec la majeure partie de ses troupes. Marchant de jour et de nuit, mangeant sans faire de pause, ne tramant que les bagages indispensables, la colonne

⁶ 207 avant J.-C.



couvrit plus de deux cent quarante milles⁷ en six jours. Les hommes, les femmes, accourant de toutes les campagnes pour ravitailler et encourager les soldats, leur prodiguaient les vœux, les prières, les louanges, les appelaient libérateurs de la ville et sauveurs de la patrie.

Claudius entra de nuit dans le camp de son collègue. On avait décidé, pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi, que le camp ne serait pas agrandi. Les soldats se serrèrent, s'entassèrent comme ils purent sous les tentes. Asdrubal, à cinq cents pas de là, ne s'aperçut de rien.

Livius pensait qu'il fallait différer le combat et attendre que l'armée de Claudius se fût

remise de ses fatigues et de ses veilles.

- Non, fit Claudius avec fougue, Hannibal s'apercevra d'ici peu qu'il a été joué. Il remontera aussitôt vers le nord. Il faut qu'à ce moment-là nous ayons écrasé Asdrubal. Donnons dès maintenant le signal, profitons de l'effet de surprise, le temps presse.

* * *

Une aube pâle blanchit les hauteurs environnantes et argente les eaux calmes du Métaure. Déjà, les Carthaginois sont rangés en ordre de bataille et Asdrubal, entouré de quelques cavaliers, s'avance jusqu'aux porte-étendards qui se tiennent en première ligne. Il aperçoit les Romains en, face de lui, prêts au combat.

Mais que se passe-t-il donc? Quels sont ces boucliers poussiéreux et salis qu'il n'avait jamais remarqués aux soldats de Livius? Et comme ces chevaux sont efflanqués! On dirait qu'ils viennent de faire de longues marches. Certains soldats aussi ont un visage brun de hâle comme après de rudes étapes sous le soleil.

Asdrubal, inquiet, se tourne vers un des cavaliers qui l'accompagnent.

⁷ 360 kilomètres.



- Il me semble qu'il se passe quelque chose d'anormal. Ces soldats, ces chevaux, ces armes ... Et, dis-moi, ne saut-ils pas plus nombreux qu'avant?

- Si, je le crois aussi. Les rangs sont plus serrés, plus profonds. Des renforts sont certainement arrivés au cours de la nuit.

- Tout cela n'est pas clair, fait Asdrubal. N'engageons pas le combat sans savoir. Fais sonner la retraite.

Et l'armée carthaginoise, au son des trompettes et des buccins, se replie en bon ordre vers son camp. Asdrubal, troublé, regagne sa tente, accompagné de ses amis.

Tout le jour, le chef punique essaie d'obtenir des renseignements. Il envoie des espions autour du camp romain, le long du fleuve où les deux armées viennent se ravitailler en eau. Et toutes les indications concordent: les retranchements romains n'ont pas été allongés, mais le camp est bondé d'hommes et de chevaux.

Un détail surtout frappe Asdrubal. On a entendu sonner deux fois la trompette romaine.

- Sans aucun doute, s'écrie Asdrubal, les deux consuls sont là. Comment cela est-il possible? Qu'est-il arrivé à mon frère? Est-il vaincu? mort? en fuite? Si Claudius a rejoint son collègue, c'est que Rome n'a plus rien à craindre d'Hannibal.

Ses confidents essaient de calmer son inquiétude. Ils proposent des explications rassurantes. L'un d'eux avance le mot de ruse:

- Une ruse? fait Asdrubal irrité. Pour qui prend-on Hannibal? Jamais un chef comme lui ne se laisserait bernier pareillement!

Tous, en tout cas, sont d'accord pour éviter le combat. Les Romains sont trop forts, il faut fuir. Ruminant des pensées sinistres, le Carthaginois donne à ses soldats l'ordre d'éteindre les feux, de plier bagage sans bruit, de lever le camp et la retraite commence dans le silence menaçant de la nuit.

Mais les guides se sont enfuis. Les soldats errent le long du Métaure, suivent ses méandres paresseux, reviennent sur leurs pas, s'égarant dans la campagne, perdant un temps précieux. Certains, accablés de sommeil, s'étendent çà et là, abandonnant leurs enseignes et leurs chefs. Le paysage se resserre, devient plus escarpé à mesure qu'on s'éloigne de la mer; le fleuve, dont les rives s'élèvent, ne peut être traversé à gué. Et tandis qu'on hésite ainsi, un piétinement sourd naît, grandit, et les légions romaines apparaissent



aux Carthaginois exténués dans la pâle lueur du jour qui pointe à l'horizon.

Asdrubal comprend qu'il faut combattre. Il n'a même pas le temps de se retrancher sur les hauteurs environnantes. Déjà, les armées romaines sont en ordre de bataille et la lutte s'engage, précipitée, furieuse.

Le Carthaginois a placé en première ligne ses éléphants qui balancent leurs trompes barbouillées de minium et avancent lourdement, écrasant tout sur leur passage. Ils portent sur leur dos cuirassé une tour, d'où les archers nubiens criblent de flèches les légionnaires. Avec leur poitrail garni d'un éperon d'acier, leurs défenses allongées par des sabres, l'ivresse que distille en eux l'odeur du sang, les éléphants pénétrant comme un coin dans les cohortes, fendent les rangs, renversent, assomment, piétinent. Leur choc est terrible et fait presque plier le front romain.

Mais, au milieu des cris, du tumulte, les bêtes s'affolent bientôt. Elles errent entre les deux armées avec des barrissements éperdus, secouant furieusement leur lourde tête grise et leurs larges oreilles où le sang coule, fonçant parfois avec une impétuosité soudaine sur les lignes puniques. Alors, les cornacs nubiens, saisissant leur maillet et appliquant un ciseau à la jointure du cou, frappent de toutes leurs forces: les masses énormes, caparaçonnées de bronze, s'abattent, tombant les unes sur les autres, augmentant ainsi le désordre et la confusion.

Au centre, les Espagnols et les Ligures, vieux soldats exercés au combat, résistent bien aux troupes de Livius. Asdrubal soutient l'effort de ses hommes par ses exhortations, il rallie les fuyards gaulois et, en plusieurs endroits, rétablit une situation compromise. Il voit clair et vite, en digne fils d'Hamilcar.

Mais Claudius Nero encourage ses soldats avant l'assaut décisif :

- Enfin nous y voilà! N'est-ce pas pour cela que nous avons parcouru à une telle allure un si long trajet? Allons-y!

Et après avoir bousculé l'aile gauche des Carthaginois, il les tourne par une manœuvre rapide. De tous côtés, il les assaille, de front, de flanc, de dos. Vers midi, Asdrubal comprend qu'il a perdu la partie et, ne voulant pas survivre à son désastre, il se lance à bride abattue sur une cohorte romaine. Il tombe, les armes à la main.

Au soir de la bataille du Métaure, où les vaincus laissaient, dit-on, cinquante-six mille tués, les soldats romains pouvaient relever fièrement la tête: les morts de Cannes étaient vengés.



Quelques détachements gaulois et ligures qui n'avaient pas pris part au combat ou qui avaient réussi à fuir, s'en allaient en une seule colonne, sans chef, sans enseigne, sans ordre. On vint l'annoncer au consul Livius.

- Envoie seulement un escadron, il les écrasera tous.

- Non, répondit le consul, las du massacre. Qu'ils restent pour raconter au monde le désastre qu'ils ont subi et la valeur que nous avons montrée!

Quelques jours plus tard, Claudius Nero, dont l'audace avait permis à Rome de remporter sa plus belle victoire, était de retour dans son camp d'Apulie. Il fit jeter devant les avant-postes ennemis un curieux sac de cuir sur lequel était écrit en langue punique ces mots : « Pour Hannibal ». Les soldats le portèrent à leur chef. Celui-ci, méfiant, le fit ouvrir aussitôt. Il y avait dedans une tête coupée, sanglante, aux yeux fixes. C'était la tête d'Asdrubal.

Les soldats eurent un frisson d'horreur. Hannibal, abattu par le deuil qui le frappait, comprenant que la défaite de son frère anéantissait ses espoirs, s'écria d'une voix pleine de tristesse :

- Je reconnais bien là le destin de Carthage.

* * *

Une foule en délire accueillit à Rome la nouvelle de la victoire. C'était, après de longs jours de fièvre et d'angoisse, un sentiment de délivrance, un regain d'espoir, une joie profonde et devant les statues des dieux montèrent les prières d'actions de grâces avec la fumée des encens. La guerre pourtant durait toujours et elle allait continuer six ans encore.

Mais Hannibal, lassé, vieilli, se cantonnant prudemment dans les montagnes de l'Italie du sud, avait laissé l'initiative à Scipion. Le chef romain pourrait-il par une action audacieuse réduire Carthage à merci?

- Je ne le pense pas, disait Fabius, le prudent, le sage, sortant de la Curie avec un de ses amis. Autrefois, quand j'étais dictateur et ensuite au Sénat, on semblait croire que mes conseils étaient judicieux, on louait ma prudence; maintenant on ne m'écoute plus et on a tort.



- Mais pourquoi Scipion ne réussirait-il pas?

- Parce que son entreprise est insensée. Le voici consul à trente ans, à un âge où l'homme n'a encore acquis ni l'expérience ni la sagesse. L'État est épuisé par quinze années de guerre, Hannibal reste menaçant en Italie et Scipion n'hésite pas à emmener une armée en Afrique, en plein pays ennemi! Là, il aura tout contre lui, les hommes, la terre, le soleil. Souviens-toi d'Atilius Regulus dans la première guerre punique, vaincu près de Carthage, capturé et torturé.

Les deux Romains marchaient maintenant sur la Voie sacrée et leurs pieds butaient parfois contre les grandes dalles bossues.

- Et puis, reprit Fabius en hochant la tête, je n'aime pas l'orgueil de ce jeune imprudent. Il rêve aux chevauchées d'Alexandre, il cherche à faire croire qu'il est comme lui fils d'un dieu; bref, il songe trop à sa gloire et pas assez à l'État.

Et le vieux Fabius continua sa route, pensant avec amertume à ce jeune rival qui avait ruiné son crédit au Sénat et que la foule étourdie, subjuguée, adulait déjà comme un héros.

Les inquiétudes de Fabius allaient vite se révéler vaines. Scipion, dès qu'il eut débarqué sur le sol africain, surmonta par son énergie et sa souplesse toutes les difficultés. Il obtint l'alliance du roi numide Massinissa qui lui fournit une cavalerie d'élite et, s'emparant de Tunis, il entreprit de réduire Carthage par la famine. Les Anciens, affolés, rappelèrent Hannibal.

Le chef punique était dans son camp, en Italie du sud, lorsque les messagers du Conseil vinrent lui exposer l'ordre de rentrer dans son pays. Tête basse, le front dans la main, il écouta, pendant que tous ses familiers tremblaient autour de lui. Mâchoires contractées,

poings serrés, il avait grand-peine à maîtriser la colère qui l'agitait. Et brusquement des larmes emplirent ses yeux, il étouffa mal un sanglot. Debout devant lui, pleins de respect et de crainte, les envoyés de Carthage attendaient.

Hannibal releva son visage ravagé et eut un geste de rage:

- Ainsi, cria-t-il, Carthage ne dissimule plus. Cette ville ingrate à qui j'aurais pu conquérir un empire, a toujours lésiné pour m'envoyer armes et argent. Maintenant elle me rappelle ouvertement. Mes vrais ennemis, ce ne sont pas les Romains tant de fois battus et mis en pièces, ce sont les nobles de Carthage, avarés, jaloux et lâches.



Le cœur plein de colère et de douleur, il fit passer en Afrique l'élite de son armée et, pour consommer sa vengeance, il mit à feu et à sang les villes du Bruttium, ne laissant derrière lui que la ruine et la haine. Les mercenaires italiens qui refusèrent de le suivre furent massacrés jusqu'au dernier.

La même amertume le reprit lorsqu'il s'embarqua pour la terre punique. Tandis que le navire s'éloignait lentement, Hannibal, debout à la poupe, tenait son regard fixé sur cette mince bande sombre qui rapetissait sans cesse, le rivage italien. Ce sol italien, il l'avait parcouru pendant quinze ans, il l'avait eu à lui et maintenant, cédant au Destin, il devait l'abandonner. La révolte le poussait à accuser les hommes et les dieux, puis à s'accuser lui-même.

- Que n'ai-je eu plus d'audace! Que n'ai-je écouté les conseils de Maharbal! Je devais mener droit à Rome mes soldats tout sanglants de la victoire de Cannes!

Et, tandis qu'on essayait de le calmer, il reprenait, toujours tourné vers cette Italie qu'il ne se consolait pas de perdre.

- Scipion n'a pas eu peur, lui, il a marché sur Carthage et le peuple romain l'a approuvé. Tandis que moi, je n'ai trouvé dans mon pays qu'envie, mauvaise foi et mollesse!

L'Italie avait disparu dans le lointain. Le bateau glissait à toutes rames vers l'Afrique. Hannibal retrouvait sans joie sa patrie qu'il avait quittée depuis trente-six ans.

Il n'était pas au bout de ses peines. Accueilli par les insultes de ses adversaires politiques et la rancœur des Carthaginois dont il avait déçu les espoirs, il lui fallait combattre avec des forces improvisées contre un adversaire jeune et résolu. Le 19 octobre 202, il était écrasé par Scipion à Zama et Carthage abattue devait implorer la paix.



IV. La fin d'un Monde



'est fait, Maître, le roi Prusias a accepté la requête de Flaminus et décidé de te livrer aux Romains.

-Je m'y attendais, répond le vieillard. Tous les rois d'Asie tremblent maintenant devant Rome et n'ont rien à lui refuser. Partons au plus vite.

Le vieillard prit un manteau et une épée. Accompagné par quelques fidèles, il essaya de fuir par une des sept issues secrètes qu'il avait pratiquées dans sa demeure. Toutes étaient gardées par des sentinelles du roi.

- Bientôt, Maître, les soldats entreront. Ils ont ordre de te prendre vivant.

- Crois-moi, ils ne tiennent pas encore Hannibal. Et, prenant une coupe où il avait fait broyer du poison, il but d'un trait :

- A la santé de Prusias ! dit-il avec un sourire contraint.

Puis, son front s'assombrit, sa voix devint plus grave et plus basse.

- Que Baal punisse Prusias pour avoir trahi les lois saintes de l'hospitalité! L'insensé! Il ne sait pas que ses bassesses ne le sauveront même pas de la dureté romaine. Un jour, lui aussi, il connaîtra la rude loi des vainqueurs.

Déjà, il s'affaiblissait. Il s'assit, très pâle. Sa pensée semblait bien loin de là, près de Carthage, vaincue.

- J'ai tout fait pour elle, continua-t-il lentement. Mais elle, qu'a-t-elle fait pour moi? Après Zama on m'a nommé Suffète, j'ai remis de l'ordre dans l'État, j'ai rempli les coffres, j'ai couvert la campagne d'un riche manteau d'olivettes, j'ai préparé la revanche, prudemment, obstinément. Mais mes adversaires m'ont dénoncé aux Romains. On m'a chassé, on m'a déclaré ennemi public, on a rasé ma maison et interdit de prononcer mon nom.



Il frissonna. Son corps robuste se débattait contre la mort.

- Carthage, dit-il, les yeux étrangement fixes, pays des chacals avides et lâches, tu périras. On sèmera du sel sur tes ruines. Et tes fiers Anciens, la tête rasée, le dos meurtri, gémiront dans les ergastules de Suburre⁸.

* * *

La même année⁹, Scipion, le vainqueur d'Hannibal, mourait dans la petite ville de Litterne, près de Naples. Devant l'humble maison où il avait achevé sa vie, des parfums brûlaient sur un petit autel et on avait planté un rameau de cyprès. L'urne funéraire fut scellée dans le tombeau, hors des murs de la ville. Chacun des membres du cortège - ils n'étaient pas très nombreux - défila à la fin de la cérémonie devant la tombe, appela par trois fois l'âme du mort en prononçant son nom, lui adressa un dernier adieu: « Repose-toi bien » ou encore « Que la terre te soit légère ». Parmi les assistants aucun magistrat, aucun sénateur, mais des bourgeois, des artisans, des paysans aux mains calleuses et à l'affection fidèle. Un dernier rite: quelques gouttes de vin répandues sur la pierre. Scipion a quitté les vivants et pris rang parmi les Dieux Mânes¹⁰.

Un homme revient tristement vers Litterne. C'est un centurion qui est resté auprès de Scipion jusqu'à la fin. Il pense au prodigieux destin de son chef.

Après Zama, un éclatant triomphe, les chariots lourds de butin, l'armée joyeuse, la montée au Capitole au milieu d'une foule en délire et le glorieux surnom d'« Africain ». Sur les marches du temple, le premier sénateur s'avance. Il salue Scipion :

- Oui, Rome ne ment pas quand elle te dit issu du sang des Dieux.

Puis de nouvelles campagnes en Asie et de nouveaux succès. Mais les envieux ne désarmaient pas. Ils se rongeaient les poings devant le bonheur constant du héros et sa

⁸ Prison souterraine pour les esclaves. Suburre est un quartier populaire de Rome.

⁹ 183 avant J.-C.

¹⁰ Ames des morts considérées comme des divinités.



popularité durable. Et ce fut le procès: Scipion, accusé d'avoir puisé dans le trésor public, fut appelé à se justifier.

Quand le jour arriva où il devait rendre des comptes, l'Africain se présenta fièrement au Forum. Les juges attendaient ses explications. Il ne les regarda pas et se tourna vers la foule :

- Romains, dit-il, il y a déjà bien des années à pareil jour j'ai livré bataille en Afrique aux Carthaginois et vaincu Hannibal. C'est là un anniversaire qu'on doit fêter dignement. Pas de procès donc. Je vais de ce pas au Capitole saluer Jupiter, Junon, Minerve. Je veux les remercier de m'avoir donné la force de rendre un grand service à la patrie.

Et la foule, conspuant le sénateur Caton qui réclamait le procès, suivit Scipion au Capitole.

Mais l'Africain avait souffert de ces attaques mesquines et sournoises qui le blessaient dans son orgueil. Il préféra l'exil et partit pour Litterne où il vécut simplement.

Le centurion est entré dans l'atrium de la petite villa. Il a peine à croire que jamais plus il ne verra la haute silhouette de son chef, son visage dur au front chauve, aux lèvres minces, au regard incisif, que jamais plus il n'entendra sa voix.

Il songe avec émotion aux dernières paroles de Scipion l' « Africain », proconsul à vingt-quatre ans, consul à trente, vainqueur d'Hannibal et de Carthage:

- Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os.

* * *

Et maintenant l'épilogue. On est en 146 avant Jésus-Christ et le conflit qui oppose les deux grandes puissances méditerranéennes dure depuis plus d'un siècle. Rome a conquis la Grèce et soumis la Gaule Cisalpine, mais Carthage patiemment a développé son agriculture, son commerce, refait une flotte et cherché des alliés. Depuis longtemps, au Sénat, le vieux Caton, inquiet du réveil de l'ennemi africain, a pris l'habitude de terminer tous ses discours par cette phrase :

- J'en conclus qu'il faut détruire Carthage!



Lorsque les Puniqes, sans cesse harcelés par les brigands numides, les ont repoussés par les armes, Rome s'est décidée à reprendre la guerre et à en finir une bonne fois.

Carthage, inquiète, s'est déclarée prête à céder : elle a livré ses armes, ses navires, de l'argent. Mais alors, les Romains ont révélé la volonté du Sénat: ordre aux Carthaginois d'abandonner leur ville, qui serait détruite de fond en comble.

La cité punique, bien qu'elle fût désarmée, releva le défi avec indignation. On fortifia les remparts, on rassembla du bois pour faire de nouveaux navires, on arracha aux toits des maisons et des temples les métaux pour fabriquer des armes, on libéra les esclaves pour les équiper en soldats. Comme les cordages manquaient pour les catapultes, les femmes offrirent leurs cheveux. Dans cette ville où pendant longtemps Hamilcar puis Hannibal avaient déploré la mollesse des habitants, leur égoïsme, leur esprit de lâche résignation, c'était une véritable explosion d'enthousiasme patriotique et de dévouement.

- Nous tiendrons, disaient les Carthaginois, ou alors nous mourrons. Mais l'honneur sera sauvé.

Scipion Émilien, le petit-fils de l'Africain, nommé lui aussi consul avant l'âge légal, arriva avec son armée. La ville, reliée à la terre par un isthme, était défendue dans toute sa largeur par des murs énormes, hauts de treize mètres, larges de dix, précédés de larges fossés, doublés de palissades, flanqués de tours.

Les Romains, après un mois de travail continu, dressèrent en face des murs puniques un retranchement solide dominé par de hautes tours de bois. Jour et nuit, des deux côtés, les catapultes et les balistes lançaient leurs boulets et leurs flèches enflammées.

Puis le consul bloqua le port. Les assiégés, souffrant de la faim mais refusant de céder, se réfugièrent sur l'acropole de Byrsa. Ce fut alors l'assaut. Avancant dans des ruelles étroites maison par maison, combattant dans la rue, aux étages, sur les toits, incendiant un peu partout pour déblayer les obstacles, les légionnaires progressèrent pied à pied, surpris par cette résistance désespérée. Le massacre dura six jours et six nuits. Les cadavres étaient si serrés qu'il fallait les écarter à la fourche pour dégager le chemin. Les derniers défenseurs, avec des femmes et des enfants, se barricadèrent dans le temple d'Eshmoun, y mirent le feu et moururent dans les flammes.

Carthage fut rasée, son sol maudit, les habitants qui restaient vendus comme esclaves ou livrés aux bêtes. Scipion Émilien, achevant l'œuvre de l' « Africain », accomplissant la mission que le Sénat, avec une froide cruauté, lui avait confiée, pleura, dit-on, sur les ruines fumantes de la ville se rappelant, non sans une mélancolie douloureuse, les vers que le grand Homère, à la fin de l'Iliade, consacre à la prise de Troie.



Jean DEFASNE, Récits tirés de l'histoire de Rome, Paris, Fernand Nathan, 1958, pp. 52-90